

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon DUPONT LACHENAL

Nos morts : M. le Chanoine F.-M.
Bussard

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1943, tome 41, p. 213-229

© Abbaye de Saint-Maurice 2012



M. le Chanoine F.-M. BUSSARD

Le temps s'écoule inexorable : voici bientôt trois mois que M. le Chanoine Bussard nous a quittés, et, comme dit l'un de nos confrères¹, « c'est avec une peine intacte que nous nous retournons, afin de retrouver un peu de ce qu'il fut ».

Ce n'est pas sans émotion, en effet, que nous consacrons ces lignes à M. Bussard, qui écrivit lui-même tant de notices biographiques toutes remplies d'affection. Depuis dix ans, nous rédigeons ensemble ces chers « Echos », où nous prenions un plaisir très vrai à donner un reflet aussi fidèle et aussi complet que possible de tout ce qui fait la vie de la vieille Maison, toujours vivante. Une telle collaboration, que nous avons proposée nous-même à notre confrère, ne va pas sans créer une durable communion de pensées et de sentiments. Cette entente, nous pouvons la dater de plus loin encore, car il y avait plus de vingt ans

¹ J.-E. Berclaz, in *Echo du Sikkim*, 1943, no 4.

qu'assis sur les mêmes bancs de collège, nous avons ensemble achevé nos études, franchi le cap du baccalauréat et fait notre entrée à l'Abbaye.

Né le 2 septembre 1902 à Epagny, village de la commune et de la paroisse de Gruyère, M. Bussard avait reçu au baptême, le lendemain, les prénoms de François-Elie. Il devait un jour apprécier le patronage du saint Evêque de Genève, que l'Eglise a donné pour modèle aux gens de plume ; son second patron lui venait d'un oncle, M. l'abbé Elie Morand, professeur au Collège St-Michel, qui a consacré bien des pages en l'honneur de S. Pierre Canisius. Plus tard, quand il fit sa profession religieuse, M. Bussard ajouta le nom de Marie à celui de François, et ses nombreux articles devaient populariser ses trois initiales F.-M. B. Ces lettres, sur lesquelles on se plaisait à forger des calembours, n'étaient pas sans évoquer le souvenir d'un homonyme et d'un compatriote, peut-être d'un parent, l'avocat Jean-François-Marcellin Bussard, né à Epagny en 1800, et qui prit une part active aux courants politiques de 1830 et 1848 ; mais notre confrère s'amusait de ce rapprochement, car l'orientation de son esprit était tout autre.

Confirmé en 1913 par Mgr Bovet, il avait reçu, semble-t-il, une communication du dynamisme de ce prélat et de son attachement à la terre fribourgeoise. Fribourg se réjouissait alors de voir l'un de ses fils appelé, depuis peu, à la tête du Diocèse de Lausanne et Genève, après deux pontifes issus d'un autre canton, et l'on sait combien le jeune évêque portait d'intérêt aux questions intellectuelles et administratives : ne fut-il pas l'un des premiers, sinon le premier Docteur de la Faculté de Théologie de Fribourg ?

L'année suivante devait marquer la fin d'un monde et le début d'une ère guerrière et révolutionnaire qui dure encore. François Bussard a douze ans ; il a fait son instruction primaire à l'école de la petite ville de Gruyère, et M. le Chanoine Berset, son curé, encourage le désir du



sacerdoce qui anime l'enfant¹. Il prend donc le chemin de la colline où, depuis plus de trois siècles, le Collège St-Michel ne cesse de former les générations fribourgeoises, Son oncle qui y enseigne, pourra veiller sur le collégien.

Durant les six ans qu'il y resta, de **1914 à 1920**, « il eut le temps d'y recevoir la solide culture humaniste en tradition dans ce collège et d'y apprendre l'amour des lettres, grâce, en particulier, à M. l'abbé Charpine, pour qui il avait une profonde vénération » ; il eut aussi « le temps d'y nouer, grâce à un don très séduisant de vie et d'enthousiasme, de durables amitiés² », et, quelles que fussent, par la suite, les situations, il n'en renia aucune. L'un de ses anciens condisciples a évoqué ces années dans une chronique alerte qui eût enchanté notre confrère. « Pendant près de trois ans, écrit M. André Marcel³, Bussard fut notre voisin de pupitre. C'était un garçon plein de force et de santé morale et qui s'accommodait assez mal du règlement de la maison. Il n'était pas fait pour vivre en cage, hélas ! mais il chantait tout de même. »

1920. Un changement d'air est souhaitable : François Bussard vient faire son Lycée à St-Maurice. C'est alors que nous l'avons connu, et, tout de suite, il se fit apprécié par sa bonne humeur et son entrain. Ses dehors de joyeux potache cachaient mal une âme sensible au beau et qui n'oubliait pas ses aspirations juvéniles. L'été qui suivit fut sans doute décisif. Il crut d'abord renoncer à son premier idéal, mais, en dépit d'un petit mot où il nous assurait de son changement d'orientation, on sentait qu'il n'arrivait pas à prendre congé d'une vocation supérieure. Pierre l'Ermite venait de publier le roman *Comment j'ai tué mon enfant* ; l'ayant envoyé à notre ami, nous recevions bientôt une nouvelle lettre où il nous disait l'avoir dévoré tout d'un trait et s'être définitivement fixé dans

¹ *Annales de Saint Pierre Canisius*, Fribourg, octobre 1943.

² N. Viatte, in *Echo illustré*, 28 août 1943.

³ In *Express*; Neuchâtel, 21 août 1943.

son dessein d'être prêtre. Qui sait si, en mesurant en lui-même l'effet d'une lecture, M. Bussard ne résolut point alors déjà d'être l'émule de Pierre l'Ermite ?

Pour mieux se préparer à la dernière année de collège, il chercha à se familiariser avec la langue allemande en passant quelques jours en Suisse centrale ; les progrès lui parurent bientôt suffisants, et nous nous rappelons encore avec quel accent il nous assurait avoir appris « assez d'allemand en dix-huit jours, y compris l'aller et le retour ».

Les fêtes du IV^e centenaire du Bienheureux Pierre Canisius, en 1921, à Fribourg, sous la présidence de S. Exc. Mgr Maglione, Archevêque de Césarée et Nonce Apostolique, qui chanta la messe pontificale (la première, croyons-nous, depuis le rétablissement de la nonciature, en 1920), comblait de joie notre ami qui y goûtait à la fois la glorification de l'Eglise, de sa patrie fribourgeoise et de la Société des Etudiants suisses dont il était fier de porter l'un des drapeaux, celui de l'*Agaunia*, au grand cortège qui traversa la cité !

L'automne ramena l'étudiant à St-Maurice. Bientôt, aux élections de l'*Agaunia*, François Bussard était porté à la présidence, au milieu d'un brouhaha intense. A ceux qui seraient tentés de s'étonner, ne faudrait-il pas rappeler que, selon le mot de Philippe Monnier, « la république est au collège », ou du moins l'apprentissage de la république. La personnalité de notre ami ne cessait de s'affirmer et si les réunions des Agauniens manquaient parfois de calme, elles ne manquaient jamais d'intérêt. A la *Vallensis* de 1922, qui se tint à Sion, il eut la joie d'entraîner Mgr Mariétan, qui fit une très belle conférence sur *La tâche de la Jeunesse intellectuelle*. Cet attachement que M. Bussard vouait à la Société des Etudiants suisses, il devait le professer toute sa vie, et bien rares seront les fêtes centrales où on ne le verra pas ; il sera Vereinspapa de l'*Agaunia* pendant douze ans (1931-43), et président de la *Vallensis* pendant deux (1939-41).

Il se révélait un chef de file. Un jour, des camarades facétieux trouvèrent un mot pour le désigner, ainsi que le préfet de la Congrégation (qui nous touchait de près) : « les deux consuls ». Souvenir littéraire sans doute, mais qui évoquait encore une république...

La philosophie, la littérature, les arts l'intéressaient, et nous nous rappelons les après-midi pluvieux, dans sa chambre du « Quartier latin » (l'Abbaye avait alors ses deux quartiers d'étudiants : la « Mecque », où l'on accédait par le « corridor des Juifs » — la « Rue des Juifs », écrivait Boccard¹ en 1832 — et le « Quartier latin », au fond du « corridor des Ténèbres ») ; l'on se réunissait donc dans la chambre de Bussard — plusieurs devaient, par la suite, finir en chanoines — et le maître de céans donnait lecture d'articles de revues ou de pièces de théâtre. Henri Ghéon tenait alors l'affiche à St-Maurice, où il faisait de fréquentes visites ; il avait conquis réellement François Bussard, qui lut avec enthousiasme à ses amis le *Pauvre sous l'escalier* ou le *Pendu dépendu*. Après avoir tenu un rôle dans la *Barricade*, de Bourget, à Carnaval 1922, il était acteur, le printemps suivant, dans les *Aventures de Gilles*, de Ghéon. Ce théâtre offrait un élément de fraîcheur et de poésie qui répondait au besoin de beauté littéraire et morale qu'éprouvait notre condisciple. Agaune eut alors sa petite « bataille d'*Hernani* », et Bussard n'était pas le dernier à recevoir et donner des horions.

Le journalisme l'attirait déjà. A son retour, en septembre 21, il nous avait annoncé qu'un journal de Bulle, le *Fribourgeois*, lui ouvrait ses colonnes. Ensemble nous rédigeâmes plusieurs articles, avec un sincère souci de documentation et d'objectivité, avec le désir de porter, sur les événements du temps, un jugement catholique. Notre prose, dûment signée de nos initiales, s'allongeait tout au long de plusieurs colonnes ; elle se lisait cependant, et M. Bondallaz, préfet de Romont, aujourd'hui Conseiller national, voulait bien nous encourager en trouvant avec indulgence nos articles excellents.

M. Bussard n'avait que vingt ans, et déjà il s'était taillé une large place à St-Maurice. Il voyait un champ d'action s'y ouvrir pour lui ; Mgr Mariétan l'encourageait : il décida de rester². Un jour, il nous fit part de sa détermination, et, retournant la démarche que nous avions faite en lui prêtant, naguère, le roman de Pierre l'Ermite, il nous

¹ Histoire de l'Abbaye, manuscrit, t. II, p. 5.

² N. Viatte, *l. c.*

engagea à rester avec lui. Il entrevoyait ce qu'il pourrait faire, ce que nous pourrions faire, et dans les encouragements qu'il avait reçus et qui s'accordaient si bien à ses sentiments, il distinguait un appel qu'il voulait nous faire partager.

En la fête de S. Augustin qui suivit la maturité, six colégiens revêtaient l'habit des chanoines de l'Abbaye, et bientôt un septième se joignait à eux. La mort de M. Bussard vient de creuser la première brèche parmi les novices de 1922. Les cheveux coupés, la soutane, le vousoiement obligatoire, marquèrent les premiers pas dans la voie nouvelle. Puis ce fut l'étude de la théologie, commencée à St-Maurice, continuée à Rome dès 1924. Mgr Mariétan avait réparti ses jeunes clercs entre l'Université Grégorienne et le Collège Angélique. M. Bussard se laissa rapidement gagner par les dominicains dont il était l'élève, et il mettait sa fougue à nous convaincre que les thèses de ses maîtres étaient bien supérieures à celles des nôtres, car nous étions de l'autre Maison ! Il paraît que le Pape Pie XI, qui avait fréquenté jadis la Grégorienne, aurait recommandé aux deux corps enseignants de s'abstenir de polémiques trop vives. Cela n'empêchait pas le P. Capello, jésuite, de contredire les opinions du cardinal Lépiciér, de l'Ordre des Servites, ni le P. Garrigou-Lagrange, dominicain, de descendre de sa chaire pour s'en prendre plus librement aux exposés de Suarez, ou même de Billot...

Nous nous rencontrions le jeudi, et nos conversations se lançaient aussitôt sur les divergences de la dernière semaine. Si les controverses d'écoles n'avaient eu pour résultat que de stimuler l'ardeur à l'étude, il serait juste de reconnaître qu'elles atteignaient leur but.

Rome, les catacombes, les basiliques, le Vatican, tout nous intéressait. M. Bussard ne tarda pas à étendre le réseau de ses connaissances et, avec la complicité bienveillante de Mgr Mariétan, il entra bientôt en relations avec la prélature. Un journal romain ayant cité son nom parmi ceux des personnalités qui avaient pris part aux obsèques de nous ne savons plus quelle « Grandeur », nous l'appelions

désormais *Monsignor Bussardo*, et il faut avouer que cela lui convenait fort bien... Très rapidement, il avait appris l'italien, et son allure s'était facilement imprégnée de la *gentilezza* qui fait le charme des habitants de la Péninsule. Aussi le considérait-on déjà comme le procureur officieux de l'Abbaye dans la Ville éternelle. Vers la fin de 1926, Mgr Mariétan le chargea de négocier l'achat d'un terrain, au delà de la Via Salaria, sur lequel, dans les mois qui suivirent, s'éleva une maison d'études pour les théologiens de St-Maurice, dont M. le Chanoine A.-M. de Bavier prit la direction à l'automne 1927.

A cette date, M. Bussard était rentré à St-Maurice, après avoir couronné ses études par le doctorat en théologie. Il avait pris pour sujet de thèse : *La facilité de l'acte salutaire*¹, et il y traitait « des données les plus abstraites de la métaphysique surnaturelle, mais sans délaisser ceux qui restaient dans l'ombre, A ce point, écrit l'un de ses disciples, notre affection accueille avec joie le plus beau témoignage qui puisse être rendu à la vie du défunt : de même qu'il est plus grand d'illuminer que de briller, ainsi il est plus grand de livrer aux autres le fruit de ses contemplations que de contempler seulement² ». Dédiée à la « Médiatrice de toutes les grâces et Reine des cœurs », cette thèse est un témoignage de la piété mariale non moins que de la science théologique de son auteur.

Admis à la profession solennelle et revêtu du camail des chanoines depuis le 19 septembre 1926, M. Bussard avait été ordonné prêtre aux Quatre-Temps de l'Avent, le 18 décembre suivant. C'est dans la cathédrale des Papes, à St-Jean de Latran, qu'il avait reçu le sacrement, des mains de Mgr Palica, vice-gérant du Diocèse de Rome.

Prêtre, chanoine, docteur, M. Bussard allait désormais pouvoir se vouer tout entier à l'apostolat pour lequel il se sentait si bien fait.

¹ *De actu salutari facili atque universa Dei causalitate*. Texte polygraphié.

² Berclaz, *l. c.*

Mgr Mariétan rêvait alors de créer en Valais une presse où les catholiques seraient moins avides de trouver les nouvelles du jour que des articles de doctrine. Les correspondances de jadis au *Fribourgeois* permettaient de bien augurer de l'avenir : M. Bussard fut chargé de la rédaction du journal *Le Valais*, qui avait succédé à la *Gazette du Valais*. Ce genre de travail répondait aux goûts de notre confrère ; sous sa direction, le journal devait faire peau neuve une seconde fois en se muant en *Patrie valaisanne*. Quatre ans durant, M. Bussard dirigea cette publication qui, fondée primitivement à Sion, avait pris une vie nouvelle en venant en Agaune. Cette métamorphose n'était pas sans bousculer des habitudes et des plans, et des polémiques ne tardèrent pas à s'allumer. D'aucuns voyaient dans le journal rajeuni une résurrection de la feue *Gazette du Simplon* dont les presses avaient été jetées au Rhône par des adversaires en 1843 ; d'autres contestaient l'opportunité, l'utilité, voire la légitimité de la *Patrie*. Le rédacteur tint bon contre les autans : il n'était pas homme à redouter la bataille.

Dès les premières lignes de son premier article, le 15 septembre 1927, il avait nettement pris position, sous le titre *Aux écoutes* : « Sous cette rubrique au son quelque peu guerrier, écrivait-il, nous voudrions désormais entretenir les lecteurs du *Valais* de questions importantes intéressant la doctrine catholique intégrale. Maintes fois, en effet, livres, revues ou journaux, sous couleur de neutralité ou par opposition nettement signifiée, se permettent à l'égard du catholicisme, de ses dogmes, de ses doctrines philosophiques, politiques, sociales, des licences curieuses quand elles ne sont pas insolentes. Ces licences, nous pensons ne pas pouvoir continuer à les tolérer... Pour l'instant, voici notre intention précise : Nous sommes, de nos jours, inondés d'imprimés. Nous choisirons dans cette littérature les écrits qu'on lit le plus et nous essaierons d'en réfuter les erreurs. Nous avons pour cela notre vérité catholique, notre philosophie thomiste et les enseignements traditionnels de l'Eglise. A la lumière de tels principes, nous avancerons avec confiance. »

On ne reprochera pas à l'auteur de telles lignes de cacher son jeu ; on l'accusera plutôt de provocation, mais il saura se défendre. Au fait, la rubrique *Aux écoutes* se maintint longtemps, tenue le plus souvent par le directeur

du journal, quelquefois aussi par l'un ou l'autre de ses collaborateurs. Même l'article qui semblait « inoffensif » rencontrait parfois un censeur. Nous nous rappelons cet excellent Alexandre Ghika, un prince roumain que les vicissitudes de la politique balkanique avaient jeté hors de son pays et qui s'était fixé à Sion ; cet exilé était admirable de fidélité envers sa patrie, et sa plume ne cessait, dans la *Feuille d'avis* de Sion, d'en justifier les actes et détailler les mérites. Aussi, la *Patrie valaisanne* ayant accueilli des lignes favorables au point de vue hongrois, la riposte ne manqua-t-elle pas. Il arriva aussi à M. Bussard de butter dans des pièges ; ce fut le cas, par exemple, quand un journaliste travesti en personnage de Voltaire réédita la vieille histoire du Concile de Mâcon (585), qui aurait mis en doute l'existence d'une âme chez la femme. Cette controverse fameuse était née d'une question de grammaire, mais en ranimant la querelle, Zadig s'inquiétait moins d'un point d'histoire mérovingienne qu'il ne s'amusa à tendre des embûches aux ardeurs de M. Bussard !

Qu'importe ! « c'est dans la presse qu'il devait exercer son activité la plus importante¹ », et si, à l'encontre de M. Savary, nous pensons que cette activité répondait à ses aspirations, nous souscrivons pleinement au témoignage de valeur que M. Savary a rendu à notre confrère : « Obligé de s'improviser journaliste professionnel, il se tira d'affaire admirablement, grâce à ses dons remarquables, à son sens de l'actualité, à la facilité de s'adapter à toutes les tâches, qu'il possédait à un degré extraordinaire. Il faut dire du reste que le journalisme politique ne lui plaisait guère. S'il se mêla parfois à certaines polémiques, ce fut uniquement par obéissance et nécessité. » Ce que M. Bussard poursuivait dans la presse, c'était en effet le cheminement de la pensée et de la vie catholique dans la cité, bien plus que les agitations du forum.

Vers 1929 ou 30, il se rendit en Hongrie, puis en Belgique, à un congrès de journalistes catholiques qui se réunissait à Bruxelles. Il avait la joie d'y participer avec Mgr Schaller, de Porrentruy, et d'y être présenté à des maîtres du journalisme catholique tels que Paul Lesourd ou Joseph Ageorges, avec lesquels il demeura en relations.

¹ L. Savary, in *Tribune de Genève*, 18 août 1943.

On a dit qu'il y avait en M. Bussard quelque chose du Chanoine Schorderet, son compatriote, qui militait il y a trois quarts de siècle à Fribourg où il fonda la *Liberté*. On pouvait aussi rapprocher la *Patrie* d'environ 1930 de la *Croix* de Paris de 1899, alors que le P. Vincent de Paul Bailly y livrait maints combats...

Mais si M. Bussard a pris place dans l'histoire du journalisme valaisan — il restera d'ailleurs jusqu'à sa mort un membre fervent des Associations valaisanne et suisse de la Presse, — il ne s'y limita point. En 1931, les circonstances amenèrent Mgr Mariétan à se retirer. Ce fut un coup dur pour M. Bussard, qui ne s'en cacha pas. Il abandonne son journal, qui émigre à Sierre où il fusionne bientôt avec *l'Echo de Sierre*. Il a eu l'occasion, dans leurs revues ou à la Longeraie sur Morges, d'admirer l'œuvre des salésiens de Don Bosco ; un moment, il se demande s'il ne va pas demander à passer dans leurs rangs. Sans hâte, cependant, il attend. Il s'adonne au professorat et aux sociétés de jeunesse. « Sa culture étendue, note M. Savary¹, la clarté de son esprit, firent de lui un excellent professeur, tandis qu'il s'attachait la sympathie des élèves par la jeunesse de son caractère et la grande compréhension qu'il avait des adolescents. »

Directeur de la Congrégation de la Sainte Vierge et Vereinspapa de l'*Agaunia*, l'occasion lui était donnée d'approcher les jeunes. Il sut tout de suite s'en laisser approcher. Cette atmosphère de jeunesse lui plaisait et s'il est vrai que nulle action ne s'exerce si ce n'est du cœur, l'action de M. Bussard était vivante et profonde, car il y mettait tout son cœur. Ce n'était jamais corvée pour lui, mais bien plaisir, que de se rendre parmi les jeunes ; il se sentait à l'aise parmi eux, presque l'un d'eux, plus un grand frère, un aîné, qu'un maître ou un surveillant. Peut-être avait-il gardé quelque mélancolie des internats, qui sont toujours quelque peu cage pour des oisillons qui ne rêvent qu'évasion et liberté ; aussi s'ingéniait-il à couler dans cette vie

¹ L. c.

nécessairement réglée, le plus possible de compréhension, de chaleur familiale. Il ne croyait pas, en effet, et il avait raison, que la perfection d'un collège résidât dans un horaire *ne varietur*, ou dans une parade rigoureusement imposée, car l'esprit de contention et d'uniformité ne saurait rien produire de grand. Il se donnait à chacun comme s'il n'avait affaire qu'avec un seul, il encourageait à accepter les renoncements d'une salutaire discipline comme il s'employait à apaiser les ardeurs trop promptes à déborder. Il aimait « ses enfants » et ceux-ci le lui rendaient bien.

L'avènement de Mgr Burquier à l'épiscopat, en 1932, réjouit profondément M. Bussard qui s'attacha à lui. Durant plus de dix ans, le vénéré prélat ne cessa de compter sur l'appui de notre confrère, dont il avait fait son collaborateur. Par sa pensée profondément sacerdotale, par son ministère auprès des âmes, par son esprit à la fois cultivé et judicieux, M. Bussard était digne de la confiance qu'on lui témoignait. Sans doute pouvait-on diverger d'opinions, mais on ne pouvait douter de l'attachement qu'il portait à son Abbaye et à ses confrères ; il lui était pénible de se savoir en désaccord avec quelqu'un, et il mettait hâte à aplanir les inévitables petits différends. Les richesses de l'esprit n'étouffaient pas, chez lui, les délicatesses du cœur.

« Nous ne pouvons songer à détailler le champ où, durant plus de seize ans, le prêtre exerça sa mission ; autant délimiter ceux dont le nombre ne connaît de limite ¹ ». Son ministère, il l'exerça « auprès des étudiants qu'il comprenait dans leurs gros chagrins et leurs faiblesses d'enfants ; auprès de ses confrères qu'il dirigeait et dont sa chambre a gardé les secrets ; auprès des chers malades de la clinique St-Amé ; auprès des pauvres et des abandonnés de la cité d'Agaune. Cette activité eût suffi à tout autre. M. Bussard n'avait pas un cœur comme tout autre, et dans ce cœur, il y avait de la place pour beaucoup plus de malheureux que n'en contient un collège, beaucoup plus d'égarés qu'une ville n'en peut compter. Il chercha à les atteindre par la presse, les retraites, la radio. On comprend du même coup ce que dut être pour lui le malheur de contrées

¹ Berclaz, *l. c.*

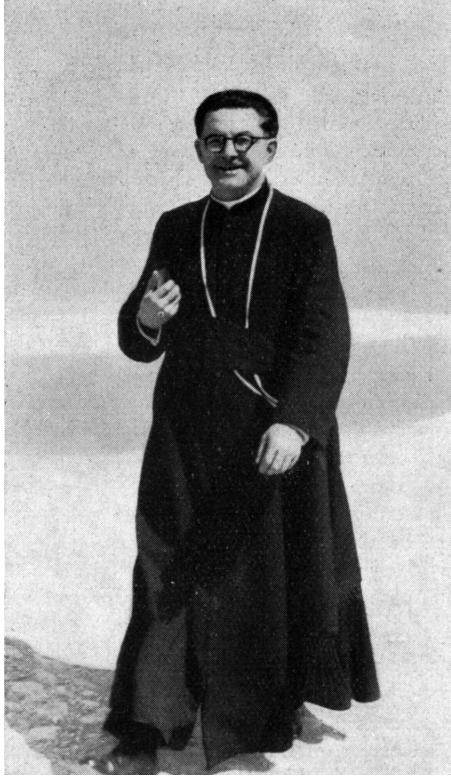
entières éloignées encore de la Foi bienheureuse au Christ. Toute sa vie, M. le Chanoine Bussard reste l'ami généreux et admirable des Missions. Dès ses débuts, la Mission du Sikkim devient l'objet de son affection et il s'occupe de la faire connaître et aimer. Nous pensons à *l'Echo du Sikkim* dont il fut un des rédacteurs. Nous n'oublions pas l'ouvrage qu'il écrivit en 1935 sur *La coopération de l'Abbaye de St-Maurice à l'Oeuvre missionnaire* et dont les premières lignes contiennent cette interrogation angoissée : « *Le sang du Christ n'a-t-il pas coulé sur le Calvaire pour la Rédemption de tous les hommes ?* » Toute sa vie, M. le Chanoine Bussard se consuma à trouver à cette question une réponse digne de son cœur¹ ».

Si, naguère, il avait dû quitter la direction d'un journal, les travaux de la plume lui convenaient trop parfaitement pour qu'il n'y revînt pas bientôt. Les bulletins de l'Abbaye, d'abord les *Echos de St-Maurice*, dès 1933, puis *l'Echo du Sikkim*, dès 1937, absorbent une grande partie de son temps et de son cœur. Du dehors aussi on fait appel à son concours ; c'est ainsi qu'il collabore dès 1933 à *l'Echo Illustré* auquel il adresse régulièrement une page d'élévation spirituelle. En décembre 1935, on annonçait qu'avec l'approbation de NN. SS. les Evêques de Sion, de Lausanne-Genève-Fribourg, de Bâle et de St-Maurice-Bethléem, le Conseil central suisse des Oeuvres pontificales missionnaires, réuni à Fribourg le 2 septembre précédent, avait décidé la publication, dès janvier suivant, d'*Annales de la Propagation de la Foi, de St-Pierre Apôtre et de la Sainte-Enfance*, pour la Suisse romande, comme les Pères bénédictins de l'Abbaye d'Einsiedeln en publiaient depuis 103 ans pour la Suisse alémanique. Mgr Bossens, président national des Oeuvres pontificales des Missions, confia la rédaction de la nouvelle revue à l'Abbaye de St-Maurice, et M. Bussard en assumait la charge dès janvier 1936.

L'un de ses confrères, le Chanoine Cergneux, avait fondé jadis les *Bulletins paroissiaux*, auxquels il avait voué tous

¹ Berclaz, *l. c.*

ses soins jusqu'à sa mort ; le Chanoine Pythoud avait repris cette tâche de famille, mais, avec le début de 1939, il l'avait passée à M. le Chanoine Bussard. Depuis 1941, ce



M. le Chanoine Bussard
à la Première Messe de M. le Chanoine Dreyer
Delémont, 25 avril 1943

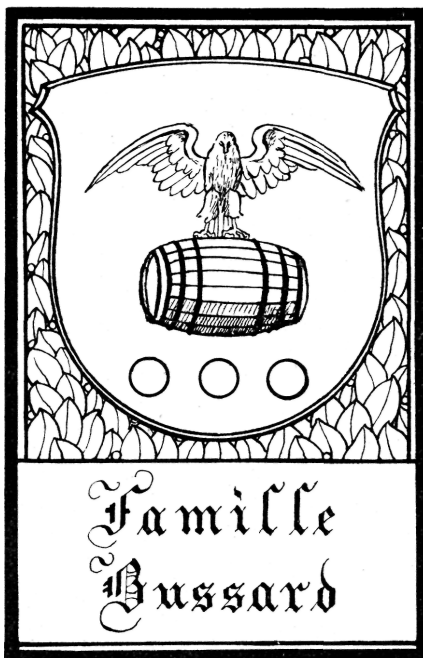
dernier assumait encore la rédaction française de la *Revue de la Société des Etudiants Suisses* et il collaborait aux *Annales de S. Pierre Canisius* pour la rubrique consacrée à la Ligue internationale *Pro Pontifice et Ecclesia* dont le St-Siège avait donné la direction à Mgr Burquier.

Cette riche énumération exprime très imparfaitement l'activité du Chanoine Bussard comme publiciste, car il correspondait encore à plusieurs journaux, notamment à la *Liberté* de Fribourg et au *Nouvelliste valaisan* dont les directeurs lui réservaient toujours l'accueil le plus ouvert, ainsi qu'à des revues et annuaires.

Plusieurs de ceux qui lui ont rendu hommage dans la presse au lendemain de sa mort, l'ont dit historien. Encore qu'un grand journal lui ait attribué à tort la biographie du Prieur Bourban écrite par deux de ses confrères, MM. M. Michelet et I. Dayer, il n'est pas faux de reconnaître que l'histoire retenait l'attention de M. Bussard, à condition toutefois de n'être ni trop lointaine ni trop rébarbative. Il l'avait enseignée quelque temps en divers degrés du Collège, et il avait su la mettre à la portée de son jeune auditoire en la dépouillant du minutieux appareil qui convient plus à des universitaires qu'à des collégiens. A une assemblée de la Société d'Histoire du Valais romand, le 13 novembre 1932, à St-Maurice, M. Bussard se vit pour la première fois qualifier d'historien, par le Dr de Cocatrix, président de la Société, dans l'énumération de toutes les personnalités qui faisaient honneur à la cité. Ce titre imprévu étonna quelque peu, amusa même, celui qui en était l'objet, mais il ne tarda pas à lui sourire. M. Bussard venait en effet de publier dans l'annuaire du Collège de St-Maurice (1932), à l'occasion du 125^e anniversaire de la reconstitution de celui-ci, un chapitre intéressant de l'histoire de la Maison : *Les Sociétés d'Etudiants aux XIX^e et XX^e siècles.*

Deux autres volumes présentent aussi un réel intérêt historique : le récit de la *Coopération de l'Abbaye de St-Maurice à l'Oeuvre missionnaire* (1935), soit à l'époque du Second Empire en Algérie, soit de nos jours au pays des Radjah, et la biographie de *Deux Abbés de St-Maurice : Mgr J. Mariétan (1874-1943) et Mgr B. Burquier (1871-1943)*. Ce dernier volume, publié quelques mois avant sa mort, valut à son auteur maints témoignages d'approbation, tel celui d'un prélat qui, félicitant M. Bussard de son œuvre, où il avait fait revivre sous leur lumière particulière chacun des deux pontifes dont la tombe venait de se fermer, leur souhaitait un successeur qui réunît les qualités de l'un et de l'autre.

Les nombreux articles que M. Bussard consacra, dans les *Echos de St-Maurice*, aux nouvelles de la Maison, aux Anciens et aux Morts, forment aussi une chronique à



Armoiries de la famille Bussard
d'après un dessin en sa possession

D'azur à un busard essorant d'argent sur une bossette (tonneau) d'or cerclée de sable, acrompagné en pointe de trois besants d'argent rangés en fasce.

M. le Chanoine Bussard n'aimait pas beaucoup la présence de cette bossette dans ses armes ; aussi la reliure d'un livre qui lui fut offert portait-elle seulement l'oiseau essorant et couronné sur les trois besants posés 1 et 2, sur un fond de gueules.

laquelle ou peut recourir avec profit. Il avait, en effet, retenu le conseil de M. Maxime Reymond, qui recommandait de consigner toutes les précisions possibles dans cette revue, afin d'en faire une source de documentation.

Comme l'étudiant de jadis, qui se passionnait pour les discussions du jour et prenait un contact enthousiaste avec la vie qui s'ouvrait devant lui, le chanoine avait gardé une jeunesse et une curiosité d'esprit qui le rendaient ouvert à tout. En 1930, pour le 15^e centenaire de S. Augustin, il donnait sur le grand Docteur une conférence à Fribourg qui parut ensuite dans les *Monatrosen*. Chacun des défunts auxquels il consacrait un article semblait avoir accaparé toutes ses puissances de souvenir et de sympathie ; parfois il s'attardait à retracer l'image d'un disparu, et c'est ainsi qu'il nous donna des plaquettes sur *Mgr Bourgeois, Prévôt du St-Bernard* (1939) et sur le *Chanoine Pythoud* (1941), duquel le rapprochait une commune origine fribourgeoise, non moins que l'intense activité déployée naguère par M. Pythoud qui faisait de lui, ainsi que du Chanoine Joseph Mariétan, tous deux formés et enhardis par la jeune *Alma Mater Friburgensis*, des entraîneurs de vie intellectuelle au début du siècle en Agaune.

La presse apparaissait au Chanoine Bussard comme un merveilleux outil d'apostolat, et il aimait cet outil. Mais il manquerait beaucoup à cette évocation, si nous ne rappelions aussi son rayonnement dans les sociétés, soit comme secrétaire général de la Sainte-Enfance pour la Suisse (dès 1936), soit comme délégué de S. E. Mgr Burquier au Comité de l'Association populaire catholique suisse, ou comme aumônier des Cercles de Jeunes de la ville de St-Maurice (dès 1932) et de Vernayaz (1928-34) ; nous avons déjà nommé la Congrégation mariale, la Société des Etudiants suisses, les Associations de la Presse.

Rien ne devait arrêter M. Bussard que la mort. Avait-il peut-être lu la biographie d'un officier breton, le capitaine Guy de Robien, où l'on trouve ce mot qu'il eût pu prendre pour devise : Il sera assez tôt de se reposer quand il faudra s'étendre dans la mort ; la vie est faite pour le labeur.

Nous n'avons guère fait que reconstruire dans notre mémoire et notre affection le côté apparent d'une vie intensément active, derrière lequel il aurait fallu davantage

évoquer le ministère fécond du prêtre, mais celui-ci demeure le secret du Roi. Du haut de la chaire de vérité comme dans le silence du confessionnal, il prodiguait des trésors de bonté et de conseil qui enrichissaient les âmes de vie surnaturelle et remplissaient les cœurs de reconnaissance profonde. Ayant prêché encore, à Gruyère, en la dernière fête de l'Assomption, il se réjouissait, quelques heures avant sa mort, d'avoir pu consacrer son dernier sermon à la gloire de Marie, comme il lui avait consacré son premier, à pareil jour et à pareil lieu, seize ans auparavant.

Voici que la mort l'a emporté à son tour, plutôt qu'à son tour serions-nous tenté de dire, car il lui manquait deux semaines pour achever sa 41^e année. Il était parti de St-Maurice le 11 août, dans l'intention de passer quelques jours en son cher pays de Gruyère, puis de parcourir en tous sens notre Suisse qu'il aimait tant. C'était sa manière à lui de se reposer. Mais au matin du 17 août, au pied de la colline historique où se dresse le vieux bourg féodal, il fermait les yeux à la lumière de ce monde. Depuis deux ou trois ans, on le savait malade, mais il surmontait si allègrement les crises qui le secouaient un instant, qu'on s'était presque rassuré en pensant qu'il les surmonterait longtemps encore. Et voilà qu'une crise plus forte que les autres, doublée d'une attaque de péritonite, venait d'arrêter le cœur. La nouvelle était si inattendue qu'elle paraissait à peine croyable.

Longtemps encore, sa mémoire continuera d'animer le vieux monastère d'Agaune qu'il incarnait en grande partie et auquel il était si intimement attaché ; pour lui, il a épuisé toutes ses forces, avec une hâte et une générosité qui pouvaient passer pour du gaspillage, mais qui remplissaient sa vie de joie et qui étaient peut-être le presentiment que le temps imparti pour œuvrer lui serait mesuré avec parcimonie. « Lorsque la mort survient sur une vie pleine, a écrit le P. Gratry, elle est utile et féconde comme le sommeil qui succède au travail. »

Léon DUPONT LACHENAL